

d'erreur, professant désormais la fidélité la plus inviolable envers la double majesté de Dieu et du souverain, réunis autour des bannières sacrées de l'honneur et de la religion, de la loyauté et de la foi, nous jouissions de la paix dans le temps, et méritions les récompenses de l'éternité.

Ainsi soit-il.



PANÉGYRIQUE

DE

SAINT FRANÇOIS D'ASSISE,

PRONONCÉ A TOULOUSE

LE JOUR DE LA FÊTE DE CE SAINT,

(Octobre 1814)

CHEZ LES RELIGIEUSES RÉUNIES DE SAINTE CLAIRE,
CHASSÉES DE LEUR OUVRENT.

Si quis vult post me venire, abneget semetipsum, et tollat crucem suam, et sequatur me.

Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il se renonce lui-même, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. (*Math. xvi, 24*).

AUCUN des saints, mes chères Sœurs, n'a mieux compris, ni plus littéralement pratiqué cette maxime du Sauveur du monde, que votre glorieux Patron, dont l'église honore aujourd'hui la mémoire. Saint François a été un prodige de pénitence, de renoncement, d'amour des croix et des souffrances. Son nom seul effraie la sensualité et la mollesse, réveille les plus sublimes idées de la perfection évangélique, et semble être le nom de l'austérité même. Saint François a renouvelé, dans un siècle de relâchement et de décadence, les plus beaux exemples des premiers

temps, les merveilles qui illustrèrent autrefois les déserts de l'Égypte et de la Syrie, tout ce spectacle de vertus surhumaines qui avaient forcé les païens eux-mêmes à reconnaître quelque chose de divin dans le christianisme. Il a été anachorète, cénobite et apôtre. Il a eu, comme les Pacôme et les Benoît, la gloire de former une multitude presque innombrable de disciples; il est devenu le chef et le père de plusieurs grandes familles de saints religieux et de vierges ferventes, qui ont rempli l'Europe, qui se sont perpétués jusqu'à ces jours de subversion universelle, et dont vous êtes encore, mes Sœurs, un des tristes mais précieux restes. Il vous sera doux d'entendre louer en ce jour, quoique par une faible voix, votre bienheureux Patriarche; et le récit de ses vertus ne sera pas pour vous un reproche, car vous n'avez point cessé d'être fidèles à ses maximes et à ses lois; c'est toujours son esprit qui vous anime. L'esprit de votre saint fondateur n'est pas resté attaché aux pierres des maisons d'où la violence vous a bannies, mais à vous qui êtes les pierres vivantes de l'édifice spirituel qu'il a élevé. On a pu vous arracher du secret du sanctuaire, vous disperser dans les rues et les places de nos villes, mais non vous ravir l'honneur de votre consécration à Dieu, ni vous faire oublier vos sermens. Vous vivez dans le monde, aussi étrangères à ses vanités que dans le fond de vos solitudes, aussi mortes à ses plaisirs, mais plus exposées à ses rebuts et à ses mépris, plus pauvres que jamais peut-être, plus sensiblement abandonnées à la seule Providence, plus désolées, et par conséquent plus dignes du nom que vous portez de Filles de saint François.

Je n'ai donc pas à craindre de vous effrayer en vous parlant de sa pauvreté, de son humilité, de sa mortification. Vous l'avez pris en tout cela pour modèle; vous êtes marquées à ses mêmes caractères, vous portez avec lui, quoique d'une manière bien moins merveilleuse que lui, les signes et les sacrés stigmates du Dieu crucifié. Tout ce que j'ai à dire

dans ce discours, serait triste et amer sans doute pour des âmes sensuelles et mondaines; mais vous, vous n'y trouverez que des motifs de consolations, d'encouragement et d'une émulation toute céleste. Votre zèle va s'enflammer d'une nouvelle ardeur, votre âme s'embraser tout entière de l'amour des biens éternels, tandis que, parcourant avec vous les principaux traits de la vie de ce grand Saint, j'essaierai de vous montrer, premièrement, de quels trésors la pauvreté l'a enrichi; secondement, quelle gloire a été le prix de son humilité; troisièmement, à quel bonheur l'a conduit la plus austère mortification des sens et de l'esprit.

O Vierge, mère du divin Rédempteur! vous qui fûtes la constante protectrice de celui dont j'entreprends l'éloge, qui souvent lui obtîntes, et quelquefois lui portâtes vous-même du haut du ciel, les plus précieuses faveurs, daignez seconder mes efforts, moins encore pour sa gloire ou pour la vôtre, que pour celle du Dieu unique auteur de tout bien, qui est admirable dans toutes ses œuvres, mais surtout dans les grâces qu'il répand sur ses saints. — *Ave, Maria.*

PREMIER POINT.

Toutes les promesses de Jésus-Christ doivent nécessairement s'accomplir, parce qu'il est le Dieu fidèle et la vérité infailible. Or, ce divin maître a dit dans les termes les plus exprès: « Quiconque abandonnera pour moi son père ou sa mère, ses frères ou ses sœurs, une épouse, des enfans, une maison ou des terres, recevra le centuple en ce monde, et dans l'autre la vie éternelle. » Fondé sur cet oracle, François n'imita point ce jeune homme riche de l'Évangile, qui, invité par le Sauveur à vendre tous ses biens et à les distribuer aux pauvres, se retira tristement, et préféra des trésors de boue à l'amitié du Fils de Dieu. Notre Saint fut bien plus généreux et plus docile à la grâce, malgré les obstacles que sa

condition et ses premiers penchans mettaient à la vocation d'en-haut. Né d'un père qui s'était enrichi dans un commerce honorable, il avait pris, dans ses premières années, avec l'habitude d'une vie aisée et commode, le goût des amusemens de son âge, et même d'un certain luxe qui flatte la vanité ordinaire à la jeunesse; il se sentait en même temps un vif désir de conserver et d'accroître la fortune dont il devait hériter un jour, et dont l'espérance le charmait alors. Ces inclinations mondaines furent contre-balancées en lui, de bonne heure, par une charité compatissante et libérale envers les malheureux; il n'en rencontrait aucun, qu'il ne s'empressât de lui donner quelque soulagement ou quelque aumône: une seule fois, distrait par une affaire pressante, il ne prit point garde aux besoins d'un infortuné qui sollicitait ses secours; cette distraction fut à ses yeux un crime, qu'il ne put se pardonner; il fit vœu, à l'instant même, de ne jamais détourner, sous aucun prétexte, son attention de la misère du prochain; et il fut fidèle à cet engagement jusqu'à la mort. Ce tendre amour pour les pauvres fut comme le germe et le principe de l'amour qu'il eut ensuite pour la pauvreté elle-même, et de la perfection à laquelle il porta cette vertu. Suivons les rapides progrès du jeune François dans cette carrière.

Un jour qu'il sortait de la ville d'Assise, bien monté et richement vêtu, il aperçut dans la plaine un homme dont la nudité était à peine couverte de quelques lambeaux. Attendri à cette vue, il s'arrête, se dépouille, sans hésiter, de ses habits, et les échange contre les tristes haillons de ce malheureux. La récompense suivit de près une action si généreuse: François, dès la nuit suivante, eut un songe mystérieux, qui lui annonça les grands desseins de la divine Providence sur lui. Encouragé par ce gage de la bienveillance du Ciel, il se fit une habitude de ce qu'on admire, dans la vie de quelques saints, comme un trait rare et singulier: il se dépouilla fréquem-

ment pour vêtir ceux qui étaient nus. Tant de charité attira sur lui des grâces si abondantes, qu'il fit bientôt ses uniques délices de la société des pauvres, avec lesquels il se mêlait quelquefois, couvert des mêmes habits qu'eux, partageant leur nourriture grossière et l'ignominie attachée à leur condition. Qui peut dire les douceurs qu'il goûtait en cet état, portant les livrées de Jésus-Christ, confondu avec les membres vivans de ce Dieu anéanti, et s'entretenant avec les anges du ciel au milieu de ce qu'il y a sur la terre de plus vil aux yeux du monde? Nous ne concevons pas certaines actions des saints; les vertus héroïques ont, dans la spéculation, quelque chose qui effraie et qui accable notre faiblesse; mais, pour qui a le courage de les pratiquer, elles sont pleines d'attrait et de douceur, parce qu'une seule des consolations divines qui les accompagnent, est infiniment supérieure à toutes les joies que nous connaissons.

François, désormais insatiable de tout ce qui rebute la nature, et qui peut lui mériter les faveurs de son Dieu, recherche tous les genres de misères. Il se sent attiré vers les hôpitaux; il se plaît à y rendre aux malades les services les plus pénibles et les plus bas; il lave de ses mains les pieds des lépreux, serre dans ses bras ceux qui sont atteints d'autres maux contagieux; et, ce que j'ose à peine dire, ce dont la seule pensée fait frémir notre délicatesse, il baise sans horreur les plus affreux ulcères.

Jusque là, il n'est encore que le bienfaiteur, l'ami, le compagnon, le serviteur des pauvres; il va maintenant devenir pauvre lui-même. Voici par quelles voies la Providence amena ce nouveau changement. Son père, irrité du don qu'il avait fait, sans son aveu, d'une somme d'argent à une église, se livre aux plus violens transports; il l'accable de reproches et d'outrages, le frappe sans pitié et l'enferme dans un sombre cachot. Quelque temps après, il le traîne au tribunal de l'évêque; et non content d'exiger la resti-

tution de la somme détournée, il veut que son fils renonce légalement à tous ses biens, à tous droits sur l'héritage paternel. François avait alors vingt-cinq ans. Il comprit sans peine toutes les conséquences de la démarche qu'on lui demandait : il vit devant lui la mendicité avec toutes ses horreurs. Cependant il ne balance pas un seul moment : il signe la renonciation demandée, rend à son père tout ce qu'il avait reçu de lui, jusqu'aux vêtemens qui le couvrent ; et, le voyant toujours implacable, il lui adresse, avec une fermeté calme et une douce magnanimité, ces mots, qui arrachèrent des larmes à tous les assistans : « Jusqu'ici j'ai pu vous appeler mon père ; que me reste-t-il maintenant, que de dire : Mon Père, qui êtes aux cieus, et en qui je mets tout mon trésor et toute mon espérance ? » Le voilà donc, à la fleur de son âge, dépouillé de tout bien, dénué de toute ressource humaine, abandonné de tout l'univers, et nu, puisque ses habits mêmes venaient de lui être enlevés. L'évêque, touché de son état, jette sur lui le manteau grossier d'un de ses gens ; et François, réduit tout-à-coup à la condition des mendians qu'il avait tant de fois soulagés, n'ayant plus d'asile sur la terre, ne sachant de quel côté diriger ses pas, mais plein de cette joie intérieure que les richesses ne donnent point, sort en bénissant le Seigneur, et chantant à haute voix ses louanges.

Voué dès lors à la plus rigoureuse pauvreté, il ne connut plus d'autre pain que celui de l'aumône. Souvent, lorsque la faim et la soif le pressaient, le plus modique secours lui fut refusé avec dédain ; souvent les insultes et les dérisions les plus amères, les traitemens même les plus cruels, furent les seules réponses à ses humbles supplications ; ne trouvant pas où reposer sa tête, il passait les nuits dans des cavernes, ou caché parmi les ruines de quelque église abandonnée, ou exposé dans les campagnes à toute l'intempérie des saisons. Il vivait de cette sorte depuis trois ans, lorsque, entendant un jour cette pa-

role de l'Évangile : « Vous ne porterez ni or, ni argent, ni provisions, ni deux tuniques, ni souliers, ni bâton, » il se reprocha d'avoir encore du superflu, jeta le bâton et la chaussure, qu'il avait jusque là conservés, et crut à peine avoir enfin consommé le dépouillement évangélique. O Dieu ! qui révélez vos secrets aux simples et aux petits, qui les cachez aux sages et aux prudens du siècle, faites-nous comprendre cette céleste folie de la croix, cette faim insatiable des privations et des souffrances, cet amour de tout ce que le monde redoute, ce mépris de tout ce qu'il estime, ces inclinations si opposées à la nature, tout ce mystère de sagesse divine, si incompréhensible aux esprits sensuels et superbes ! Faites luire à nos yeux la lumière qui éclairait saint François, lorsque dans le transport, dans l'ivresse de son amour pour la pauvreté, il la nommait « sa dame, sa reine, son épouse et sa mère ; » lorsqu'il adressait au Sauveur cette étonnante prière : « O Jésus ! qui vous êtes plu à vivre dans le dénuement absolu de toutes choses, accordez-moi, pour toute grâce, l'honneur et le privilège de la pauvreté. Je ne désire que d'être enrichi de ce trésor. Je le demande (écoutez ces paroles, mes sœurs), je le demande pour moi et pour les miens, afin que, pour la gloire de votre saint nom, nous ne possédions jamais rien sous le ciel, et que nous devions notre subsistance même à la charité d'autrui. » Cet homme si éclairé savait, et il disait, dans son langage simple et énergique, « que la pauvreté est la voie du salut, la nourriture de l'humilité, la racine de la perfection. » Il savait combien de sens profonds et mystérieux sont cachés sous ce seul mot de la sagesse éternelle : « Bienheureux les pauvres. » Il avait appris, par sa propre expérience, ce que l'on gagne à tout perdre pour Dieu, ce que l'on trouve en quittant toutes choses pour se donner à lui, pour ne posséder que lui seul.

Considérons en effet, et tâchons d'apprécier l'é-

(1) Ps, xxvi, 10.

change que fit saint François. Les auteurs de ses jours le rejetèrent ; il n'eut plus de parens sur la terre, et il put dire comme le Prophète : Mon père et ma mère m'ont abandonné : *Pater meus et mater mea dereliquerunt me* ; mais il put ajouter avec lui : Le Seigneur m'a adopté pour son enfant : *Dominus autem assumpsit me* (1). Par le privilège d'une si glorieuse adoption, il éprouva de la part de son Dieu tout ce qu'un fils chéri put attendre du père le plus généreux, de la plus tendre mère. Il l'invoquait dans ses besoins, et toutes ses demandes étaient exaucées. Il recourait à lui dans ses peines, et les consolations lui étaient prodiguées. Il fut chassé du toit paternel, et exclu d'un héritage terrestre ; mais il eut sa demeure et sa place marquée dans le ciel, et le Seigneur devint lui-même sa portion et son héritage. Il se dépouilla de vêtemens corruptibles, et il fut revêtu de Jésus-Christ. Il ne posséda ni or, ni argent ; mais toutes les richesses de la Providence furent, pour ainsi dire, à sa disposition ; et sans autre fonds, ne vivant que d'aumônes, il fit ce que les ressources d'une grande fortune l'auraient à peine mis en état de faire : il reconstruisit en deux ans trois églises, et acheva d'autres entreprises plus dispendieuses encore. Il n'avait ni maison, ni asile ; mais on vit des princesses du sang royal quitter leurs palais pour les céder à ses disciples et à lui, et en peu d'années ses nombreux enfans remplirent, de leurs maisons, l'Italie, la France, l'Espagne, l'Angleterre, la Grèce même et l'Afrique. Dix ans après l'établissement de son ordre, il réunit sous ses yeux, dans un chapitre général, cinq mille religieux, qui ne formaient qu'une partie de son immense famille. Ainsi cet homme, qui ne voulut avoir ni épouse, ni postérité selon la chair, devint père, selon l'esprit, d'une postérité innombrable, de tout un peuple de serviteurs et de servantes du Seigneur, qui ont porté et fait bénir son nom jusqu'à nos jours ; d'une race chérie de Dieu, que l'impiété, malgré ses efforts et

sa puissance, n'a pu éteindre au bout de six siècles, et qui, renaissant de ses cendres, subsistera peut-être jusqu'à la fin des temps. Telle fut la récompense de ses sacrifices ; telle la bénédiction répandue sur sa pauvreté ; telle, si je puis parler ainsi, la fécondité et la richesse de ce dénuement universel où il s'était volontairement condamné, et l'on eut lieu d'admirer avec quelle exactitude se vérifia, en sa faveur, cette prédiction si étonnante de Jésus-Christ : « Celui qui renoncera pour moi à tout ce qui est précieux et cher à la nature, recevra en dédommagement, dès cette vie même, des frères, des sœurs, des mères, des enfans, des maisons et des terres. »

Aimez donc, mes Sœurs, aimez la pauvreté, que vous avez choisie, comme François, pour votre partage ; que vous avez épousée par vos vœux, en laquelle seule vous devez chercher votre consolation et trouver votre trésor. La même Providence, qui a été si libérale envers votre saint fondateur, n'a-t-elle pas eu les yeux toujours ouverts sur vos besoins, depuis que vous avez été chassées de l'asile du cloître, comme il le fut de la maison paternelle ? Avez-vous manqué d'un toit pour vous couvrir, du pain ou des vêtemens qui suffisent à vos modestes desirs ? Quelles qu'aient été vos privations (et je n'ignore pas qu'elles sont grandes), celui qui nourrit les oiseaux du ciel et qui revêt le lis des champs, vous a-t-il un seul instant abandonnées ? Si la provision du lendemain vous manque le plus souvent, le nécessaire de chaque jour, du moins, ne vous a-t-il pas été fourni jusqu'à présent par les soins attentifs de votre Dieu ? Continuez de chercher avant tout son royaume, et le reste continuera de vous être donné par surcroît ; et, malgré le refroidissement presque universel de la charité, il se trouvera encore des âmes pieuses et bienfaisantes, qui n'oublieront pas les épouses pauvres et souffrantes de Jésus-Christ, et qui seront auprès de vous les ministres de sa libéralité divine.

Mais, après avoir vu quelles richesses récompensèrent la pauvreté de saint François, voyons quelle gloire fut le prix de son humilité : c'est le sujet du second point.

SECOND POINT.

On a toujours dit, et vous savez, mes Sœurs, que l'humilité est le fondement de la sainteté véritable et de toute la perfection chrétienne. S'il en est ainsi, qui jamais a été plus parfait que saint François ? qui a été plus dévoué aux humiliations et aux opprobres ? qui a eu plus d'éloignement pour les dignités et les honneurs ? qui a désiré plus sincèrement d'être oublié et méprisé ? qui a eu des sentimens plus bas de lui-même ? et aussi, qui jamais a été plus glorifié par celui dont la parole ne trompe point, et qui a dit : « Quiconque s'abaisse sera élevé. »

François, pendant les premières années de sa vie pénitente, consentit à être, dans sa patrie même, l'objet de la risée publique, la fable et le jouet d'une jeunesse effrénée et d'une populace insolente, le rebut et la balayure du monde. Il ne paraissait que pour exciter la dérision ; on ne lui épargnait aucune marque du dédain le plus insultant ; et il put faire la même plainte que le Prophète : « Les flots amers de la raillerie se sont débordés comme un torrent contre moi. » Non-seulement il soutint avec courage et sans murmurer cette persécution, la plus désolante de toutes, mais il se complut dans l'abjection, il se réjouit, comme les apôtres, de souffrir l'ignominie pour le nom de Jésus ; et Dieu, qui exalte les humbles, voulut que cet homme si méprisé fût dans la suite honoré des rois et des souverains pontifes ; qu'il reçût des témoignages éclatans du respect et de la vénération des peuples ; qu'on se prosternât même devant lui, pour lui rendre de son vivant les hommages que les autres saints n'obtinrent qu'après leur mort. Les honneurs qu'il reçut furent tels, que le plus grand effort peut-être de sa vertu fut de con-

server l'humilité, au milieu de tout ce qui était si propre à inspirer l'orgueil. C'est dans ces occasions qu'il s'écriait : « Je renvoie à Dieu ces respects et ces louanges qui ne sont dus qu'à lui ; je n'en prends rien pour moi ; je m'abîme bien plutôt dans ma bassesse et mon néant. » C'est dans ces momens que, pénétré de confusion et de crainte, il se nommait « un ver de terre, le plus indigne des serviteurs de Dieu, le dernier des pécheurs ; » et, ce qui est admirable, c'est qu'il se regardait en effet comme tel.

Faut-il s'étonner qu'avec de pareils sentimens de lui-même, il ne voulut jamais monter au rang des prêtres ? Il fut impossible de vaincre sa résistance à cet égard ; et, quoique chef d'un ordre immense, il demeura toujours humblement au rang des lévites. Que viens-je de dire, ô mon Dieu ! comment la honte et la douleur n'ont-elles pas enchaîné ma langue ? François, l'un des plus grands saints dont l'Eglise se glorifie, redoute le fardeau du sacerdoce ; et nous, faibles roseaux, nous osons le porter ! François familiarisé avec les communications divines, François thaumaturge et prophète, tremble à la seule pensée de monter à cet autel, de célébrer ces mystères terribles dont les anges ne sont pas dignes ; et nous, si vides des lumières du Ciel, si rampans sur la terre, nous si long-temps mêlés avec le monde, et qui avons tant emporté peut-être de sa poussière et de sa fange, nous pénétrons sans effroi dans le Saint des saints, nous vivons tranquilles dans l'habitude de ces fonctions redoutables, où nous tenons la place de Jésus-Christ même, où nous devenons les consacrateurs, grand Dieu ! et les sacrificateurs de son corps et de son sang ! Sommes-nous présomptueux, ou François fut-il humble et timide à l'excès ? O précieux excès d'humilité, qui fait encore mieux ressortir sa gloire ! Il ne fut point revêtu de ces pouvoirs divins que nous avons reçus avec l'onction du sacerdoce ; mais il eut sur les âmes un empire, et contre l'enfer une puissance que nous n'avons pas. Hélas !